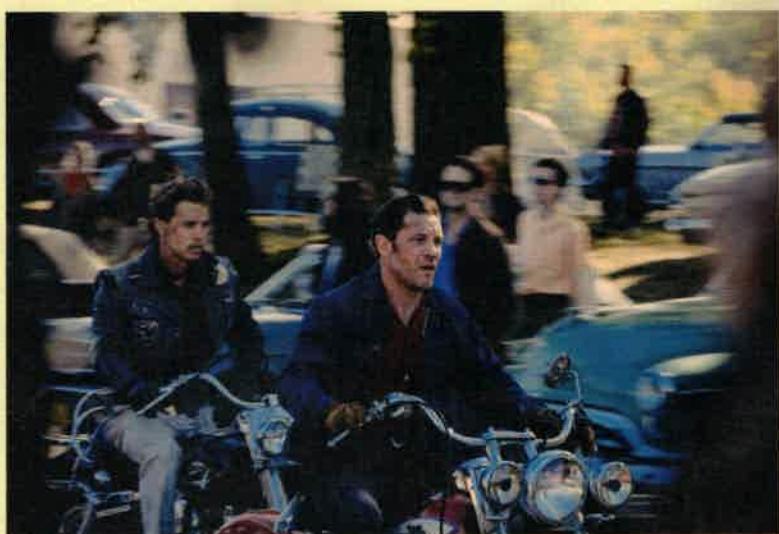


THE BIKERIDERS de Jeff Nichols

Blousons en cuir et grosses cylindrées : ce polar prend plaisir à jouer avec l'esthétique des gangs du Midwest mais laisse parfois son moteur tourner à vide.

Sous l'inspiration d'un livre-album de Danny Lyon, photographe ayant suivi les Vandals, un groupe de bikers des années 1960, Jeff Nichols revient en pleine charge héroïque sur l'asphalte et dans la poussière du Midwest. D'emblée, les moteurs vrrombissent fort ; pourtant *The Bikeriders* n'est pas, à bien des égards, ce qu'il semble être. Il est d'abord moins une épopee de bikers qu'un polar mafieux, citant expressément les codes virilstes de ses ainés (Scorsese et De Palma). Jodie Comer est ainsi une nouvelle variation de ces blanches colombes incarnées par Lorraine Bracco (*Les Affranchis*) ou Penelope Ann Miller (*L'Impasse*), tenue à distance par le schéma d'une interview qui structure le récit, narratrice mais aussi spectatrice. Identiquement, le leader du clan (Tom Hardy) regarde lui-



même Marlon Brando à la télé dans *L'Équipée sauvage*, qui lui apparaît comme un modèle épiphanique et dont il pique immédiatement une ligne de dialogue.

C'est le leitmotiv de *The Bikeriders* : devenir une réplique, une copie, jouer avec les codes cosmétiques des motards qui passent l'essentiel de leur temps à jouer à la bagarre pour mieux partager ensuite des binouzes au coin du feu. Une ritualisation qui trouve son plus bel effet lorsqu'une brigade de pompiers figés en rang comme au cinéma scrutent les bikers qui contemplent leur incendie avant d'intervenir. "Ils ont peur de nous", disent les Vandals. Mais ils se trompent. Ils sont fascinés, transis, immobilisés.

C'est parce que *The Bikeriders* ne veut pas lancer ses motos à pleine balle. Il est moins un film de route que de bars, de parking et de pique-nique où l'on stagne, enivré·es et à moitié amorphe, où chaque réplique s'accroche désespérément au fin fond de la gorge. Une fois éteints, les moteurs vibrent comme une tempête sous un crâne, les doigts de pieds en éventail sur un transat. C'est l'ultime travestissement de *The Bikeriders* : moins un film de grands vents qu'un cocon trop rassurant, qui finit parfois par tourner à vide. **Arnaud Hallet**

The Bikeriders de Jeff Nichols, avec Jodie Comer, Austin Butler (É.-U., 2024, 1h56). En salle le 19 juin.

CAMPING DU LAC d'Éléonore Saintagnan

La relecture minimalisté et fantasque du mythe du Loch Ness en campagne bretonne.

"Il m'est arrivé un drôle de truc que je voudrais vous raconter." C'est ainsi que débute le récit accidenté de *Camping du lac*. Une panne de voiture, un arrêt imprévu dans un camping au milieu

de la Bretagne et nous voilà bientôt, sans qu'on ait trop bien compris comment, propulsé·es au cœur d'une légende, celle d'un poisson gigantesque qui habiterait le lac avoisinant. Cette transposition du monstre du Loch Ness, qui tient à la fois de la parabole religieuse et de la légende urbaine, devient le fil narratif inattendu que l'héroïne, incarnée par la cinéaste, nourrit de ses diverses observations. Jumelles en poche, elle se promène dans le bois et enquête, regarde (une femme qui nage avec des poissons, tout en se donnant un orgasme). Autour d'elle, une mosaïque d'individus marginalisés, connectés par une forme d'entraide

familiale, s'agrège. Une description de la vie quotidienne d'une communauté, du crooner américain jouant de l'harmonica et de la guitare à la mère de famille s'improvisant coiffeuse. Trouvant un radieux équilibre

entre nonchalance, humour pince-sans-rire et grande rêverie romantique, le récit conduit par la voix de la cinéaste est sinueux, fait de multiples détours et enchevêtrements, et finit par se déployer dans une ampleur déchirante.

Car *Camping du lac* a beau avancer dans toute sa réjouissante fantaisie, il nous livre avec force le tableau des grandes peurs de notre époque. De notre civilisation moderne, il capte l'incapacité à faire corps avec la nature sans l'anéantir. À la merci du tourisme qui vient détruire ce qui existait, la bête du lac périra, sous les sœux d'eau trop tardifs des villageois·es qui espéraient sa résurrection. Ce monstre, c'est bien sûr le miroir de notre écosystème à l'agonie. Malgré cette tragédie finale, le film parvient tout de même à maintenir intact le rêve d'un autre horizon possible et nous invite à une communion, joyeuse et fantasque, avec la nature. **Ludovic Béot**

Camping du lac de et avec Éléonore Saintagnan, Anna Turluc'h, Jean-Benoit Ugeux (Fr., Bel., 2024, 1h10). En salle le 26 juin.

